



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Les bergers du Fort Noir : nomades du Ladakh (Himalaya occidentale) / Pascale Dollfus
éd. Société d'ethnologie, 2012
cote : 59.171

Pascale Dollfus, ethnologue au Centre d'Études Himalayennes du CNRS, a une longue expérience du Ladakh pour l'avoir visité régulièrement depuis 1979. Si, par le passé, elle s'est attachée à l'étude de populations sédentaires, c'est sur les pasteurs nomades du Kharnak (littéralement « Fort noir»), hauts-plateaux orientaux du Cachemire indien, entre Pakistan et Chine, que va maintenant porter son regard, et quel regard ! Celui d'une anthropologue dont l'approche à la fois scientifique et humaniste sait faire la part de la nécessaire rigueur et d'une vision plus profonde, plus spirituelle de la société.

Résumer en quelques lignes les treize chapitres que compte ce passionnant ouvrage eût été d'un mince profit, leur contenu étant clairement énoncé dans la table. Son approche globale, diachronique nous a paru autrement intéressante, en ce qu'elle nous présentait de manière sans doute schématique, un raccourci fidèle de l'évolution culturelle des *Karnakpa*,² des dernières images d'une tradition encore protégée parce qu'isolée du reste du monde, jusqu'à leur entrée progressive dans la modernité. Bien que ce processus, d'une part ait débuté à la fin des années 1970 et que d'autre part, il ne concerne pas la totalité des nomades, le récit de Pascale Dollfus nous en donne une projection claire, accélérée, qui permet d'y distinguer trois phases.

La première phase est marquée par la rencontre de l'auteur en août 1995 avec une famille emblématique de cette société pastorale, au campement de *Spangchen* («La grande pelouse»). Or cette étape est cruciale dans le cycle annuel des six nomadisations. Culminant à 4.670 m., c'est un lieu et une époque de haute spiritualité puisqu'on y célèbre le Bouddha de la Compassion par la récitation infinie du mantra de *Chenrezi* (Avalokiteśvara) : « Om Ma-Ñi Pad-Me Hūṃ »³, mais aussi des mariages (août-septembre). D'autres activités s'y déroulent, plus prosaïques, telles la vente de laine sur pied, ainsi que la cueillette de l'aster-encens, le grillage et la mouture de l'orge. Dans cet univers minéral, le végétal est consacré au cheptel : - le yak, est l'animal béni qui nourrit par sa viande, son lait, son beurre, son fromage, qui abrite par son jarre dont on fait le *rebo*, tente noire quadrangulaire⁴, qui transporte, véritable bête de somme, et même qui chauffe, cf. infra ;



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

² Les autochtones du Kharnak.

³ « Ô Joyau dans le Lotus ! ».

⁴ Longs poils «coupés au ciseau sur le flanc des yaks au début de l'été puis filés»..



Académie des sciences d'outre-mer

- le mouton qui fournit la viande et surtout la laine pour le vêtement ;
- la chèvre qui donne, outre le lait, le fromage, le précieux «pashmina»
- l'excellence de ce qu'on nomme «cachemire» en Occident

Ces animaux auxquels il faut ajouter le cheval et le chien, dispensent encore l'or brun : bouse du yak (*lchia*), crottin du cheval (*stachi*), crottes de chèvre et de mouton (*rilma*) qui servent surtout de combustible, mais aussi d'engrais. En fait de consommation végétale, l'homme se contente de thé, d'orge, d'orties et d'ail sauvage.

Remarquablement adaptés depuis des millénaires à un environnement d'altitude particulièrement rude, les Karnakpa lui décrivent trois saisons, chacune affectée d'une couleur symbolique : l'hiver est «blanc», neigeux, venté, rigoureux, très froid pouvant descendre à -35°C , -40°C et durer de six à huit mois (fin octobre à début juin). Il passe sans transition à l'été «turquoise» qui baigne dans la lumière, la végétation explosant en mille fleurs, «asters violets au cœur jaune, primevères, potentilles, pédiculaires roses et jaunes». Ardent, capricieux, il présente des pics de $+30^{\circ}$ à $+35^{\circ}$, et peut exploser en bourrasques de neige ou de grêle. Vient enfin l'automne, «jaune» à l'image des fenaisons ; les deux dernières saisons sont de durée équivalente, soit deux à trois mois.

Le cycle annuel compte six migrations dont l'ordre de marche, comme l'itinéraire, paraissent intangibles, nomadisme n'est pas errance. Elles sont assorties d'activités périodiques en rapport avec le climat : mises bas des chèvres, brebis de mi-mars à mi-juin, vélage mai-juin, semis d'orge, etc. Les bergers sont fiers de leur état, de leur liberté de nomades, même si les calamités peuvent à tout moment les menacer (précarité du climat sécheresse, froid extrême, épizooties, accidents...)

La deuxième phase. En août 2002, retour de l'auteur à *Spangchen*. Désormais, une piste carrossable ouvre le campement à la modernité. Ce n'est plus un thé mouillé⁵ chauffé dans l'âtre qu'on lui offre en collation de bienvenue, mais du lait chocolaté préparé sur un réchaud alimenté par du gaz en bouteille. Une ampoule branchée sur un panneau solaire éclaire la tente. Les objets manufacturés ont pris la place de nombre d'accessoires artisanaux : la baratte, les chaussures, sont en matière plastique. Les tentes blanches plus légères, faciles à monter, apparaissent peu à peu parmi les tentes noires. Sombre présage, certains emplacements sont d'ores et déjà vides. Les sous-vêtements ont fait leur apparition, le nylon remplace la laine. Rattrapée par l'histoire, confrontée à d'autres réalités sociales d'autant plus attractives qu'elle n'en saurait prévoir les contraintes, notre famille rêve d'une autre vie. Aux jours plus sereins, aux nuits moins glaciales. Elle envisage de quitter la vie nomade, de vendre ses troupeaux dont elle compte tirer un prix intéressant.

La troisième phase. En septembre 2004, deux ans plus tard, la famille a vendu son cheptel de chèvres et de moutons à bas prix, puis s'est à grand peine débarrassée son troupeau de yaks, les bergers se faisant de plus en plus rares. Elle a abandonné campement et tente noire, pour une maison à Padmar dans la vallée. La voilà engagée sans retour, sur la voie de la modernité, au prix d'un renoncement ressenti, au mieux comme de l'ingratitude, au pire - de

⁵ Préparation traditionnelle faite de thé salé, de beurre, d'orge grillée et de fromage.



Académie des sciences d'outre-mer

l'impiété envers un pays grandiose égal à lui même. Depuis la nuit des temps il se dresse rude, farouche, impitoyable, éternel défi pour les Kharnakpa qui en assumaient la plénitude et en appréciaient la multiple splendeur.

Et pourtant, de 1992 à 2008, en moins de quinze ans, 80% de la population du Kharnak ont quitté l'état nomade dont ils refusaient la «vulnérabilité»⁶ pour s'établir dans la vallée de l'Indus et profiter des facilités du monde moderne. Ils ont découvert alors une réalité moins réjouissante que celle pour laquelle ils avaient tout abandonné : l'accueil réservé par les sédentaires fut pour le moins négatif, car ils méprisaient «ceux qui mangent par terre». Peu ou pas qualifiés, les Kharnakpa se sont heurtés à la concurrence d'afflux de migrants d'autres contrées, comme eux en quête d'un travail au demeurant précaire, mal payé, dévalorisant. Convaincus que le manque d'instruction leur était préjudiciable, beaucoup ont appris l'anglais, espérant travailler comme guides touristiques, bien résolus à assurer à leurs enfants une meilleure éducation. L'école coûtant cher, ils recherchent des parrains susceptibles de les aider...

Décus par leur nouvel environnement, car « la ville... polluée... pleine de mouches. trop chaude l'été... manque d'air... », ils en viennent à idéaliser leur Kharnak ancestral, «paradis sans souillure aux torrents d'eau pure, aux verts pâturages, aux prairies estivales embaumées et fleuries». Pourtant à cette imagerie pleine de nostalgie, bien peu succombent sinon pour y passer des vacances, auprès de parents ou d'amis restés là-haut...

L'auteur a beau écrire : « Le changement, ses facteurs et ses dynamiques ne sont pas l'objet de ce livre consacré à la façon dont une communauté d'éleveurs nomades se pense, occupe et définit son territoire, ... où *s'enracinent s'enracinent les valeurs et se conforte l'identité*»⁷, la sédentarisation affligeante des Kharnakpa est au cœur du débat tant elle répond à un schéma universel aux conséquences dramatiques. Bien que souhaitée par une majorité de la communauté pastorale, pour des raisons matérielles d'ailleurs compréhensibles, elle n'en apparaît pas moins comme un renoncement, sinon un naufrage. Elle aboutit à des déplacements de population avec constitution de ghettos urbains et désertification humaine subséquente des territoires naguère nomadisés. La faute ne saurait leur être unilatéralement incombée. La société de consommation, qui est structurellement avide de nouveaux marchés sans le moindre égard pour les peuples traditionnels qu'elle inonde de ses produits, ignore ou feint d'ignorer les dégâts qu'elle peut causer, car la pollution culturelle n'est jamais qu'une des voies qui mènent à l'ethnocide, et partant au génocide. Les traditions doivent évoluer ou disparaître, mais à quel prix ? Sont-ils maintenant plus heureux ? Question éternelle à laquelle tout personne de bon sens se garderait bien de donner une réponse !

Nous laisserons la parole à Pascale Dollfus qui, après avoir déploré «la disparition de savoirs et de modes de vie ancestraux», conclut par ces mots pleins de sagesse et non dénués d'espérance : « Les gens de Kharnak, en revanche, sont bien vivants et, si l'on se fie à leur

⁶ Thèse développée par Ian Scoones (1998) pour expliquer la sédentarisation des nomades, ce sentiment de vulnérabilité serait une réaction à consécutive à la conjonction de deux phénomènes : - l'un mineur et chronique, état de tension régulière, connu, prévisible, mais cumulatif appelé *stress*, - l'autre majeur et imprévisible, un accident, catastrophe, etc. appelé *shock*. Ce concept peut s'appliquer à toute activité humaine et pas seulement au nomadisme.

⁷ p. 20. La partie en italique est une citation de Joël Bonnemaïson, Voyage autour du territoire, *L'espace géographique*, 1981, p. 249.



Académie des sciences d'outre-mer

passé et leur vitalité, sans doute capables de nous étonner encore par leur capacité d'adaptation ».

Christian Malet